



## BLOG DANSE

Camille Girard

**Footwa d'Imobilité – *Histoires condansées***

Dans une démarche ironique et décalée, Footwa dans *Histoires condansées* se met et met en scène l'histoire de la danse, au Centre des arts en plein milieu de l'Ecole internationale de Genève. Il aborde les courants de l'histoire à partir de Louis XIV jusqu'à la danse contemporaine et livre une vision burlesque mais néanmoins perspicace sur les courants chorégraphiques.

Perché au-dessus de la scène, il semble attendre que la salle se remplisse et oblige chacun des spectateurs à lever les yeux. Il crée une dimension nouvelle du mode spectacle et installe un quatrième mur en lévitation. Ce début, aussi inhabituel soit-il, donne la couleur à cette œuvre : perchée et rocambolesque. Tombe des strapontins comme par fragments, des vêtements qui s'étalent sur le sol permettant petit à petit à cet espace scène de revivre et tisse un fil conducteur à la narration d'*Histoires Condansées*.

Welcome ! pour mot d'entrée et le voilà parti dans un one man show chorégraphique en anglais de deux heures.

Avec *Histoires Condansées* et sans prétention aucune, si ce n'est celle d'amuser son public, Footwa nous parle de son parcours, de son héritage chorégraphique. Pari osé que celui d'évoquer en deux heures l'histoire de la danse, sans en faire une illustration formelle et courte, sans tomber dans la narration platonique. Footwa est bien loin de ce discours, il en parle oui, mais il danse aussi cette histoire. Si l'histoire reste occidentale, il évoque au début d'autres danses ; les danses traditionnelles : japonaises, indiennes, orientales. Cette introduction pertinente rappelle que la danse n'existe pas seulement sur scène, elle rayonne bien au-delà. Le mouvement

s'échappe de chacun, à tout moment : de la marche, à la danse festive, aux gestes quotidiens.

Tout commence avec Louis XIV, et ce n'est plus Foofwa mais un Foofwa royale tout droit tombé de la cour de Versailles qui se met à parler avec un accent aux tons aristocratiques. La tonalité compte beaucoup dans cette performance, puisqu'il s'amuse, non sans exagération et caricature, à singer quelque peu chaque intonation propre aux hommes qu'il évoque, du russe au français en passant par l'allemand. Il parle de cette histoire en y ajoutant toujours un impromptu décalé suscitant le rire du spectateur.

Avec beaucoup de sensibilité, Foofwa passe au travers des âges chorégraphiques. Il n'y a pas de rupture dans son propos, seul des retours vers le bord du plateau où il ramasse et se vêtit de costumes. Puissance de cette image du costume évoquant un courant et un chorégraphe. Un voile viendra imager Ruth Saint Denis, Isadora Duncan ou Loïe Fuller. Une robe bleue pour Martha Graham et son célèbre solo, un costume sobre et noir pour Pina Baush... A cela s'ajoute, deux techniciens lumière au plateau qui participent à cette dramaturgie, en suivant, orientant leurs projecteurs selon les effets voulus par le chorégraphe. L'espace se déploie, se modifie quand il s'agit de parler de Post Modern Dance, le rideau de fond, les issues de secours s'ouvrent laissant à découvert l'extérieur. Mais le plus stupéfiant réside dans la capacité de transformation, de mutation que Foofwa détient. En un instant, il est capable de passer d'un chorégraphe à l'autre. Il se déguise, certes, raconte aussi, mais surtout il danse, il rejoue chorégraphiquement chaque solo phare de l'histoire. Il est capable d'habiter la sorcière de Mary Wigman, comme l'Apollon de Balanchine, ou encore La Somnambule de Pina Baush. Il nous entraîne à percevoir toute la richesse, toute la diversité de la danse du XXème siècle – dans ses filiations et dans ses ruptures – avec une présence d'une fulgurance incroyable. Tel un travestissement, une mutation, il emploie le texte, le corps, le rire pour conduire ce pari risqué. Il en devient presque révoltant dans cette facilité et cette impertinence à pouvoir danser chaque chorégraphe, à pouvoir devenir leur songe, leur réminiscence, leur respiration en l'espace de quelques instants.

Impossible de passer à côté de cet engouement des spectateurs qui suivent Foofwa dans le délire de sa mise en scène. Il y a de l'entrain dans cette salle, des éclats de rire, des commentaires parfois. Foofwa au travers de sa dramaturgie révèle à quel point l'interaction avec le public est fondamentale à une œuvre. Ainsi, il s'engage à faire intervenir le public qu'il semble manier à la baguette. Hurllements, soulèvement de la foule de salle de l'Ecole internationale pour rejouer le scandale provoqué par les ballets russes lors de la première du Sacre du Printemps des Ballets Russes en 1913 à Paris. Foofwa ne se cantonne donc pas aux danseurs, chorégraphes, mais utilise les révoltes du passé qui ont contribué à écrire une histoire de la danse.

Tout semble marcher à la perfection dans cette histoire un brin loufoque de l'art chorégraphique. Foofwa nous transporte avec lui dans ce voyage au travers des époques et des styles chorégraphiques. Seul bémol, cette lecture aux intentions pédagogiques permet-elle vraiment à un spectateur novice d'attraper cette histoire chorégraphique sans se perdre dans un flot informatif et condensé d'informations ?